

VIE PRIMITIVE
De
SAINTE AGNÈS DE BOHÈME
1205 - 1282

Traduction française
D'un texte latin
De
Mgr Robert Lebel
Evêque émérite
De Salaberry-de-Valleyfield, Qc

Note du Traducteur :

Sainte Agnès de Bohême (1205-1282) est une princesse, fille de Primislas Ottokar, roi de Bohême (1197-1230), et de Constance, sœur du roi de Hongrie. À l'âge de trois ans, pour des motifs politiques, son père la fiance à Boleslas, duc de Silésie.

Celui-ci décède, et elle est présentée pour être l'épouse du fils de Frédéric II (1194-1250). Vers 1230, elle est sollicitée par l'empereur devenu veuf et par Henri III roi d'Angleterre. Le Pape Grégoire IX intervient pour appuyer le désir d'Agnès de devenir moniale : elle fonde alors à Prague, un monastère, un hôpital et un couvent de Frères mineurs.

Elle est surtout connue par les quatre lettres que sainte Claire d'Assise lui adressa entre 1233 et 1253. Celle-ci la soutient pour obtenir du Pape de vivre dans la pauvreté, sans rentes ni biens.

Elle ne fut béatifiée qu'en 1874 par Pie IX. Jean-Paul II la canonisa en 1989, lors d'un voyage dans son pays. Sa fête est le 2 mars.

La traduction de sa biographie, du latin en français, n'a pas été facile. Le latin de l'auteur n'est pas celui que l'on trouve chez les écrivains classiques et les Pères de l'Église. La grammaire est différente, surtout pour ce qui est des déclinaisons. L'auteur s'exprime dans un style ampoulé, grandiloquent, lyrique. Son admiration pour Agnès l'amène à utiliser abondamment les superlatifs et les pléonasmes. Une traduction trop collée sur le texte latin donnerait un français peu acceptable. J'ai préféré suivre le conseil que nous donnaient nos professeurs : éviter le mot-à-mot, chercher le sens et l'exprimer dans notre langue, selon le génie de celle-ci. Les indications entre parenthèses sont de moi. À l'époque de la rédaction de la courte biographie de sainte Agnès, on citait de mémoire et on n'indiquait pas les références. L'auteur parle de sainte Agnès. Il ne s'agit pas d'un titre mais d'une qualité. On ne comprend pas pourquoi une si grande sainte n'a pas été béatifiée et canonisée plus tôt. Elle a été méconnue. Dans le *Dictionnaire encyclopédique du Moyen-Âge*, Éd. Du Cerf, 1997, t. 1, p. 24-25, on lui consacre une notice de 16 lignes et une bibliographie de 4 lignes. Dans ce modeste espace, se glisse une erreur : on y affirme que sainte Agnès fut Abbessse du monastère qu'elle a fondé : dans le texte ci-traduit, on nous informe qu'elle n'a jamais voulu assumer cette charge.

Si sainte Agnès s'est reconnue dans cette biographie d'allure panégyrique, j'espère qu'elle se reconnaîtra aussi dans la laborieuse traduction que j'en ai faite. J'y ai quand même trouvé du plaisir et découvert une grande sainte.

Si un expert ou quelqu'un d'autre décèle une erreur ou suggère une amélioration quelque part dans mon texte, je n'en serai pas offusqué. Sainte Agnès mérite ce qu'il y a de meilleur.

+ Robert Lebel

17 avril 2010

En la fête de la bienheureuse Kateri Tékakwitha.

Introduction

Vie d'Agnès
Ca. 1290/1310

Vie de l'illustre vierge
Sœur Agnès
De l'Ordre de sainte Claire
De Prague en Bohême

PROLOGUE

Primo de son origine
et de sa demeure en son jeune âge.

De sa sainte vie qu'elle mène après la mort de ses parents,
auprès de son frère.

De quelle manière elle entra dans l'Ordre de Sainte Claire

De sa très grande humilité et obéissance

De sa sainte et vraie pauvreté

De ses grandes mortifications corporelles

De son application à l'oraison
et son admirable dévotion envers le Sacrement de l'Autel

De son fervent amour de la Passion et de la Croix du Christ

De son abondante charité envers ses sœurs
et les autres affligés de toutes sortes

Des révélations divines qui lui furent faites

De sa mort et de ce qu'on fit à cette occasion

De la sépulture de son corps

Épilogue

Des miracles obtenus par elle de la divine puissance

Miracles

Prières

Texte
Walter W (arren) Seton

Quelques sources de cette biographie de la Bienheureuse Agnès de Bohème
Aberdeen : The University Press 1915

Manuscrit :
Bamberg, Staatsbibliothek

Version dactylographiée : Angus Graam
Université Sultan Qaboos
Oman

Agnès de Bohème (1492) Galarie Narodni, Prague
(illustration)

COMMENCEMENT DU PROLOGUE SUR LA VIE DE L'ILLUSTRE VIERGE SŒUR AGNÈS, DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE, DE PRAGUE, BOHÈME

Les prières instantes des vierges sœurs de l'Ordre de Sainte Claire de Prague me poussent à écrire la vie et l'œuvre de l'illustissime vierge sœur Agnès, fille du glorieux Seigneur roi de Bohême, afin d'éviter que sa grande sainteté ne soit obscurcie par un dommageable silence. Que son éternelle mémoire reçoive les louanges qu'elle mérite, pour le fait qu'elle ait placé l'insondable sagesse de Dieu comme une lampe sur le candélabre de l'Église militante. Elle a allumé avec douceur le feu de sa grâce qu'elle a tenue fervente en elle-même par les mérites de sa vie, et elle a donné aux autres un éclairage salutaire par son exemple.

Cette demande, j'ai accepté d'une bonne et raisonnable volonté de m'y soumettre, avec l'espoir d'une rétribution éternelle. Mais, m'estimant inférieur à la tâche et indigne de m'y engager, j'ai mis mon calame à l'écriture, craignant quand même, par un discours malhabile, de ternir ce qui méritait d'être mis en lumière de façon plus éclatante et plus apte à attirer la louange. Cependant, obligé par l'obéissance à l'ordre de mon Révérend Père Ministre, je me suis engagé dans une entreprise au-dessus de mes forces, préférant qu'on me voie ployer humblement sous le fardeau plutôt que d'agir obstinément à l'encontre de la volonté de mon supérieur, car la désobéissance est considérée comme un péché de superstition et d'idolâtrie (?). Mais comme nous sommes incapables de penser quelque chose par nous-mêmes et que notre capacité vient de Dieu (2Co 3,5), qui opère en nous, dans sa miséricorde gratuite, le vouloir et le faire (Ph 2,13), selon la bonne volonté, ainsi mettant toute ma confiance en son aide, je ne veux rien écrire sur cette éminente vierge que ce que j'ai pu tenir de ces personnes qui ont pu voir de leurs yeux, dans leurs fréquentations avec elle, les merveilles de ses vertus, et dont le témoignage ne peut être contesté facilement ; et les choses admirables que le Seigneur a daigné accomplir par ses mérites, tant dans sa vie qu'après sa mort ; des faits qu'ils ont vus ; d'autres, au contraire, qu'ils tiennent du récit de ceux à qui c'est arrivé et qui sont parvenus à ma connaissance à travers une fiable et sûre transmission.

Dans le processus de cette histoire, je n'ai pas toujours suivi un ordre chronologique. Mais toutes les choses se rapportent à une même réalité, soit qu'elles se soient produites en même temps ou en des temps divers, je les ai mises ensemble pour faire plus bref et plus convenable. Ainsi traitées de façon plus succincte, elles vous éviteront une lecture fastidieuse.

Pour que ce désir des fidèles d'imiter cette illustre vierge soit enflammé d'une plus grande ardeur, j'ai divisé dans les treize chapitres suivants tout le cours de sa vie.

Premièrement, son origine et sa consécration dans son enfance.

Deuxièmement, la sainte vie qu'elle a menée, après le décès de ses parents, dans son séjour auprès de son frère.

Troisièmement, son entrée dans l'Ordre de Sainte Claire.

Quatrièmement, sa grande humilité et son obéissance.

Cinquièmement, sa grande et vraie pauvreté.

Sixièmement, sa sévère mortification corporelle.

Septièmement, son application à l'oraison et son admirable dévotion au Sacrement de l'Autel.

Huitièmement, son fervent amour de la Croix du Christ.

Neuvièmement, sa grande charité envers les affligés et ses sœurs.

Dixièmement, les révélations divines qu'elle a reçues.

Onzièmement, sa mort et tout ce qui est arrivé autour de cet événement.

Douzièmement, la sépulture de son corps sacré.

Enfin les miracles de la puissance divine.

COMMENCEMENT DE LA VIE DE L'ILLUSTRISSE VIERGE SŒUR AGNÈS
DE L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE DE PRAGUE, BOHÈME
& D'ABORD DE SON ORIGINE, DE SA CONSÉCRATION DANS SON JEUNE ÂGE.

Reflète de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu, et image de la bonté du Père éternel (Sg 7,26), le Seigneur Jésus Christ, dans sa compassion sur toutes ses œuvres, alors que s'approche la fin du monde, s'est souvenu de la détresse de ses enfants. De son habitacle élevé, avec bienveillance, il regarda les enfants des hommes siégeant dans les ténèbres et l'ombre de la mort (Lc 1,79). Et pour que, en vue des siècles futurs, il montrât d'abondantes richesses et grâces de sa bonté, de la masse du genre humain, des ténèbres il fit resplendir la lumière d'une admirable sainteté. Il suscita Agnès à cette heure dernière comme étoile du matin en son temps et fit lever l'étoile du soir sur les fils de la terre : afin que, dans la splendeur de cette vraie étoile, le peuple des nations qui marchait dans les ténèbres, en contact de la claire splendeur de ce véritable astre, dirige ses pas sur le chemin de la paix (Lc 1,79).

Elle était, par ses deux parents, de descendance royale : son père Premislav, appelé Ottokar, illustre roi de Bohême, sa mère Constance, sœur du seigneur André, roi de Hongrie et père de sainte Élisabeth. Elle illustra sa noble origine par l'élégance de sa conduite. Comme elle la portait encore dans son sein, sa mère eut un songe qui présageait ce qui devait arriver. Elle se voyait, en effet, entrer dans une chambre dans laquelle on conservait ses précieux vêtements royaux. Regardant cela, elle vit au milieu de ces vêtements une tunique et un manteau de couleur grise et un cordon dont les sœurs de l'Ordre de Sainte Claire se ceignent. Comme elle se demandait qui donc avait placé ce vêtement rude et simple parmi ses vêtements précieux, elle entendit une voix lui disant : « Ne t'étonne pas, parce que l'enfant que tu portes se servira de ce vêtement et elle sera la lumière de toute la Bohème ».

Dieu qui connaît le futur et veut montrer les choses à venir, fit savoir, par un étonnant instinct, à la petite Agnès, entrant dans le monde, par des signes corporels, la future image de sa sainteté. En effet, couchée dans son berceau, souvent, sa nourrice la trouvait les mains et les pieds placés en forme de croix, pour signifier que Celui qui pour nous a souffert le supplice de la croix, devait toujours demeurer au cœur de son esprit, et qu'elle devait lui consacrer le cœur de sa virginité en fleurs.

Comme elle arrivait à l'âge de trois ans, ses parents, voulant la marier généreusement comme il convenait, elle fut donnée en mariage à un duc polonais. Avec sa nourrice et un honnête accompagnement, elle fut amenée à un monastère appelé Trebnier. Elle y fut reçue avec honneur. Là, d'abord de la bouche des filles de sainte Edwige, elle reçut les rudiments de la foi et de la morale dans un cœur docile. Y demeurant, bien que enfant, elle n'eut pas une conduite enfantine ; plutôt, quand les moniales entraient au chœur pour les heures canoniques, elle demeurait devant les images du Christ et de la Vierge glorieuse. Elle réitérait souvent l'oraison dominicale et la salutation angélique, en fléchissant les genoux, et elle exhortait, par des invocations fréquentes, ses compagnes, à faire de même.

Il arriva que, par une meilleure disposition de la divine Providence, le duc, son époux promis, mourut et, à l'âge de sept ans, elle fut rendue à son père. Celui-ci la confia aux soins des moniales de Dôxan, dans le royaume de Bohême, pour y recevoir une meilleure formation morale et lui faire acquérir une connaissance des lettres. Et comme pendant une année entière elle faisait des progrès, le docteur intérieur, l'Esprit Saint, qui n'a pas besoin de long temps pour instruire, gratifia son cœur d'une telle onction et d'une telle science que, ce qu'on donne aux autres par l'enseignement quotidien, l'Esprit Saint le lui a appris. Dépassant les manières

de faire de son âge, elle évitait la légèreté des autres jeunes filles : seul le lieu de la sainte oraison, l'église, faisait l'objet de sa délectation.

À l'âge de huit ans, la noble disciple du Christ retourna du monastère au foyer paternel. Et là, à cause de la gravité de sa conduite qu'elle démontrait dans toutes ses activités, non seulement ses parents, mais tous ceux qui vivaient avec elle, l'entouraient de leur chaude affection.

Après un certain temps, des messagers lui apportent la demande en mariage du fils de l'empereur Frédéric, et elle est fiancée au jeune homme par l'accord de ses parents donné aux messagers. Dans ces fiançailles, il arriva quelque chose qu'on ne doit pas passer sous silence. En effet, le nom de la célèbre vierge, qui était connu à peu près par tout le monde, dans la fiançaille, personne ne fut capable de s'en souvenir. Par cet indice, il fut clair qu'Agnès n'était pas destinée à un homme mortel, mais devait être unie, par une alliance perpétuelle, à l'Agneau sans tache, dans le livre duquel son nom était écrit (Ap 21,27). Enfin, les fiançailles étant ratifiées selon les dispositions de l'Empereur, elle fut envoyée par son père en Autriche, avec tout l'apparat de la munificence royale, pour être donnée, au temps voulu, comme épouse au duc, fils de l'Empereur d'Autriche.

Demeurant à la curie du Duc ci-haut mentionné, elle n'accorda à son corps aucune volupté, mais durant tout l'Avent, alors que tous les membres de la famille du Duc, selon la coutume de ce pays, se nourrissaient de viande, elle jeûna au pain et au vin. Et, durant le Carême, alors que les enfants du Duc usaient des produits du lait, elle se contentait de pain et de vin. Ne voulant pas que son jeûne fût connu par les hommes, durant tout le Carême, elle fit en sorte que, à part sa nourrice et quelques-uns de ses secrétaires, à peine quelques personnes puissent s'en apercevoir. Ainsi, aspirant à partager dans sa chair le jeûne du Christ, elle mortifiait son tendre corps, elle restreignait sa concupiscence à l'aide d'une lanière pour éviter que, vivant dans les délices, elle soit comme morte devant Dieu.

En s'appliquant à pratiquer l'aumône et la prière, elle se recommandait elle-même et sa chasteté à la Mère du Christ qu'elle choisit comme patronne en la suppliant avec dévotion d'être la digne imitatrice et associée de la pureté de la Vierge. D'où elle cultivait, avec une ardente dévotion, tant qu'elle vécut, l'Annonciation dominicale, entre les autres festivités, repassant dans son esprit comment l'intacte jeune fille, fécondée par la rosée de l'Esprit, a conçu et engendré le Sauveur du genre humain, en demeurant vierge, la seule à porter le titre de vierge et mère.

Donc, par le Verbe de Dieu qui réprouve les desseins des princes, il arriva que, le projet de mariage ci-haut mentionné étant dissimulé et secret, Agnès, ayant atteint l'âge de quatorze ans, revint à sa terre natale. Et voici que, peu de temps après, les envoyés de l'Empereur et du roi d'Angleterre, s'amenant aux parents de la vierge, demandaient à qui mieux mieux qu'elle soit donnée en mariage à leur maître. Comme ceux-ci trouvaient l'attente longue, un militaire parmi les envoyés de l'Empereur, de bonne réputation, eut une vision digne d'être rapportée. En effet, il vit dans un songe une couronne de grande dimension descendre sur la tête de la vierge : celle-ci, déposant cette couronne, en mit sur sa tête une autre incomparablement meilleure. À son réveil, le matin, se rappelant ce qu'il avait vu et le relatant aux autres, en homme psychique (1Co 2,14) jouant l'expert en intelligence spirituelle, il interpréta sa vision comme un signe que sa mission était accomplie : c'est-à-dire, que le Roi d'Angleterre était disqualifié et qu'Agnès recevrait comme mari quelqu'un de plus grande dignité, c'est-à-dire, l'Empereur. Mais le grand Dieu, révélant les mystères dans le ciel, par ce songe, voulait indiquer que, bientôt, Agnès, épouse du Christ, à la place d'un diadème d'un règne corruptible, serait couronnée par lui d'une couronne incorruptible.

DE LA SAINTE VIE QU'ELLE MENA APRÈS LA MORT DE SES PARENTS ALORS QU'ELLE VIVAIT AUPRÈS DE SON FRÈRE.

Comme son père, de célèbre mémoire, le roi Ottokar, était sorti de cette vie, elle demeura auprès de son frère, le célèbre Wenceslaus, le successeur du roi.

Avec l'âge, elle grandissait corporellement, mais elle progressait encore plus en dévotion, de vertu en vertu. Se levant au point du jour, elle changeait de vêtements et les personnes qui étaient au courant de ses secrets l'accompagnaient. Elle parcourait les églises dédiées qui, à Prague, sont nombreuses et, visitant celles qui y étaient incluses, elle se recommandait de façon instantanée par ses prières. Mais souvent, alors qu'elle se réchauffait au retour après le travail, à cause de l'aspérité du froid, on voyait ses pieds rougis de sang : du fait qu'elle tenait à entrer dans la vie par la voie étroite, elle recherchait les chemins rudes. Lorsque la lumière du jour devenait plus claire, se rendant à la chapelle de la demeure royale, entourée d'un groupe de nobles, elle se faisait attentive, non aux vains discours des hommes, mais aux divines paroles. Entrant dans l'église ou la chapelle, elle assistait avec grande dévotion au plus grand nombre de messes possible et récitait au Seigneur avec attention tantôt les psaumes pénitentiels et d'autres oraisons, tantôt des vigiles pour les défunts. Sans se lasser, elle ne relâchait pas son esprit de l'oraison.

Consciente que la figure de ce monde passe, elle supportait avec peine la gloire fugace du monde et, fuyant le decorum des ornements séculiers, sous ses vêtements de tissus d'or, selon ce qui convenait à sa naissance royale, elle portait secrètement un cilice. Évitant son cubicule décoré somptueusement, elle couchait à côté de son lit luxueux, sur une paille dure déposée par terre. Telle fut, dans la demeure fraternelle, la conduite remarquable, telles furent l'affection des choses célestes et le mépris des choses terrestres. Mais parce qu'une lampe aussi lumineuse ne put demeurer cachée sous le boisseau, la renommée de ses vertus et de son nom, comme une tache d'huile, se répandait tout autour dans les provinces et arriva jusqu'à l'Empereur (Frédéric II). Celui-ci, comme il l'avait fait auprès du père, envoya des messagers à son fils, y ajoutant de nombreuses promesses, lui demandant de ne pas lui refuser sa sœur, pour épouse. Devant ces demandes renouvelées, la vierge du Christ réfléchit à ce qui est au Seigneur. Pour que, dans une vie sainte de corps et d'esprit, elle puisse suivre le divin Agneau, elle prit une décision courageuse : par des envoyés fidèles et discrets, elle révéla son secret au noble Vicaire du Christ, le Seigneur Pape Grégoire IX. Celui-ci, heureux pasteur, se réjouissant d'un tel généreux projet, par les mêmes émissaires, l'encouragea dans le Seigneur et, dans une lettre bienveillante, la félicita et confirma son saint projet. L'adoptant comme fille, il l'a gratifiée de multiples dons spirituels et, jusqu'à la fin de ses jours, il lui voua une affection paternelle. La servante du Christ, remplie d'une grande consolation de ce qu'elle avait reçu comme réponse du Souverain Pontife, révéla avec courage son projet à son maître et frère Wenceslas. À cette nouvelle, non sans un grand trouble, il s'adressa aux émissaires de l'Empereur, en s'excusant, pour leur révéler le projet de sa sœur. A cette délégation, on rapporta que l'Empereur répondit : «Si cette injure nous venait de n'importe quel être humain, nous n'aurions de cesse de nous venger de l'opprobre de ce mépris. Mais parce qu'elle a préféré un maître plus grand, d'aucune façon nous ne prétendons nous venger de cet affront, parce que nous croyons que les choses se sont passées sous l'inspiration de Dieu.» Donc, en glorifiant la bonne décision de la vierge, par de grandes déclarations de louanges, il transmit de précieux présents et de multiples reliques, exhortant par lettre et ajoutant que ce qu'elle avait commencé sagement elle le réaliserait avec succès.

DE QUELLE MANIÈRE ELLE ENTRA DANS L'ORDRE DE SAINTE CLAIRE.

L'heureuse vierge voulant prendre en mains le projet qu'elle entretenait dans son esprit, appela les Frères mineurs auxquels elle était davantage attachée plus qu'aux autres religieux, par instinct donné par Dieu. Elle leur demanda de l'informer sur la qualité de la règle de sainte Claire, laquelle encore vivante, demeurait avec des vierges consacrées, près de la ville d'Assise, à Saint-Damien et, comme de l'encens sur un charbon allumé, répandait dans le monde le parfum de ses vertus. Les Frères l'informèrent que la règle rappelait aux personnes voulant entrer dans l'Ordre mentionné, selon l'esprit du saint Évangile, conseillait de vendre tous leurs biens et les distribuer aux pauvres, pour se mettre au service du Christ pauvre. Inondée d'un désir de pureté céleste, elle déclara : «C'est ce que je désire, c'est ce que de tout mon cœur je convoite.» Aussitôt elle ordonna de vendre l'or et l'argent, ainsi que les bijoux et les ornements divers et de tout distribuer aux pauvres, désirant que, par la main de ceux-ci, ses biens soient transférés en trésors célestes. Enfin, à l'imitation de la bienheureuse Élisabeth, sa cousine, elle fit construire un hôpital pour les malades, au pied du pont de Prague, en l'honneur du très saint confesseur François, et lui assura des revenus et d'amples possessions. Elle y introduisit les Crucifères, avec une croix rouge et une étoile, pour qu'ils prennent soin des malades et voient à ce que les besoins de chacun soient satisfaits.

Elle vit à même ses propres ressources à la construction d'un monastère pour les Frères mineurs, dans la ville de Prague, en l'honneur du confesseur plus haut nommé. Elle fit construire aussi le fameux cénacle pour accueillir les sœurs de l'Ordre de sainte Claire, en l'honneur du Sauveur du monde. Soucieuse de la beauté de la maison de Dieu, elle le décora des glorieuses reliques des saints, de vases et d'ornements précieux destinés au culte divin. Cinq sœurs de l'Ordre de sainte Claire vinrent de Terdento, qui lui furent destinées, après la demande de cette faveur adressée au Siège apostolique. Elle les reçut avec grande joie spirituelle et les introduisit dans ce mémorable cénacle. Et, à la fête de saint Martin, qui survint bientôt, sept vierges du Royaume de Bohême, désirant s'unir à l'Époux des vierges par les liens de la chasteté, vinrent s'ajouter, avec l'habit et la vie communautaire, aux sœurs mentionnées plus haut. La vierge prudente considérait que, dans la vie présente naufragée, nous sommes ballotés par les flots de la mortalité et que nous ne pouvons contempler les réalités célestes dans le tumulte des choses du monde. S'enflammant avec une ardeur grandissante dans l'amour des biens célestes, à la Pentecôte qui suivit, en présence de sept évêques, de son Seigneur frère, de la Reine, avec plusieurs princes et barons, ainsi que d'une multitude de personnes des deux sexes de diverses nations, méprisant les hauts postes de la royauté et toute la gloire humaine, avec les sept vierges nobles de son Royaume, elle s'envola vers l'arche de la sainte religion. Dans son monastère, on tondit ses cheveux, elle déposa ses vêtements royaux au milieu des larmes et du chagrin, comme une nouvelle Esther, elle revêtit les vêtements appropriés, étant donné qu'elle se conformait à la manière de faire de sa mère sainte Claire, dans l'habit et la conduite.

Ainsi, elle s'éloigna en fuyant les dangereuses tempêtes de ce monde et accrocha en toute sécurité l'ancre de son salut au rocher qu'est le Christ. Vers cette solitude religieuse, sur les ailes de l'amour, elle émigra afin que, servant la solidité et la pureté de la paix intérieure, elle goûte du palais de son esprit, la suavité de l'éternelle douceur. Se renfermant jusqu'à sa mort dans ce refuge de pauvreté, dans l'amour du Pauvre crucifié et de sa très douce Mère, comme une myrrhe de choix, elle diffusa son suave parfum de sainteté. En effet, à son exemple, plusieurs personnes de Pologne se mirent à construire des monastères et d'innombrables vierges et veuves s'amenèrent et, dans leur chair, vivant au-delà de la condition charnelle, menaient une vie céleste.

DE SA GRANDE HUMILITÉ ET DE SON OBÉISSANCE.

L'humilité est nécessaire au développement de la spiritualité, comme fondement stable et solide des autres vertus, tel que Notre Seigneur Jésus Christ, modèle de toute perfection, nous l'a enseigné par la parole et l'exemple. Ainsi, Agnès en vraie disciple du Christ, humble à ses propres yeux, ressentait en elle-même les réalités les plus humbles, jugeant les autres supérieures à elle-même en vertus. C'est pourquoi, tout au long de sa vie, elle refusa d'assumer l'autorité dans son Ordre, préférant obéir que commander et, parmi les servantes du Christ, exécuter les services les plus minimes et vils plutôt que de se faire servir, tel le Maître suprême. Chauffer l'étope, préparer la cuisine pour la communauté des sœurs, la vierge distinguée ne le dédaignait pas, mais aussi elle envoyait des plateaux spéciaux préparés de ses mains très propres, avec grand dévouement aux malades et aux frères infirmes, telle Marthe, soucieuse servante du Christ, en se préoccupant de soigner le Maître dans ses pauvres. Elle lavait les coupes et les autres ustensiles de cuisine, la joie au cœur, elle nettoyait furtivement les cellules des sœurs et diverses saletés, accomplissant tout d'elle-même pour le Christ. Et dans un stupéfiant excès d'humilité, oubliant la délicatesse de sa noble origine, elle lavait de ses tendres mains les bandages fétides et sordides des sœurs malades et des hommes lépreux, qu'elle avait un soin pieux qu'on lui confie. Ainsi, à cause de la fréquence de ces lavages et la causticité de la lessive, il arriva souvent que ses mains soient affectées de blessures. Elle cousait dans le silence de la nuit leurs vêtements déchirés, ne voulant pas que quelqu'un d'autre que Dieu soit témoin de ce qu'elle faisait, car c'était de lui seulement qu'elle attendait la récompense de ses pieux labeurs.

Comme une pierre précieuse dans un ornement d'or, ainsi la générosité de cette célèbre vierge irradiant la beauté de l'humilité, elle se rendit aimable pour Dieu et imitable pour les autres, et elle s'avança vers une plus grande richesse d'amples charismes divins, par la vertu de Celui qui élève les humbles.

Comme cette sainteté admirable était arrivée aux oreilles de la très sainte Claire, celle-ci, se réjouissant d'être féconde par la grâce divine d'une si noble progéniture, rendit grâces au Très-Haut. Elle lui envoya rapidement une lettre aimable l'encourageant maternellement, avec révérence et grande affection. Avec zèle, elle lui donna son appui dans son saint projet. Elle lui transmit sa règle confirmée pour bonne mémoire par Innocent IV comme un gage de succession héréditaire. La brebis du Christ reçut ce document avec dévotion et, de nouveau pour l'heureuse mémoire, elle en obtint du Seigneur Pape Alexandre IV, pour elle-même et les sœurs de son monastère, la confirmation à perpétuité.

Se soumettant à cette règle sainte, dans une stricte obéissance qui est plus importante que les victimes immolées, comme une hostie vivante et pacifique, elle sacrifiait assidûment sa propre volonté. De tout l'élan de son cœur, elle tendait à suivre l'observance de la règle, ne contournant pas un iota ni un trait des statuts, de sorte que, sans obstacle, elle suivait la loi des commandements de Dieu, et obéissait tant qu'elle vécut, avec humilité et révérence, aux ordres de ses supérieures, estimant doux et léger le joug de la sainte obéissance et le poids de la vie religieuse rigoureusement assumé pour l'amour du Christ.

DE LA SAINTE ET VRAIE PAUVRETÉ.

Elle avait gravé dans son cœur, avec une telle fidélité, son engagement à la plus grande pauvreté, par laquelle les humbles en esprit méritent d'entrer dans le Royaume des cieux, que dans les choses transitoires et caduques, elle ne voulait rien avoir en propre et ne désirait posséder rien dans le monde des mortels, pour que son lot et son héritage soit le Seigneur sur la terre des vivants. Donc, comme le vénérable seigneur Jean Cajetan, cardinal du Siège apostolique au temps du concile de Lyon (1274), célébré sous le règne de Grégoire X (1210-1276), leur conseillait par lettre d'acquérir quelques biens pour elle-même et ses sœurs, à cause de l'adversité des jours et la venue instante de temps difficiles, elle résista fortement, affirmant préférer souffrir de toute pénurie et misère plutôt que de s'éloigner le moins de la pauvreté du Christ qui, pour nous, s'est fait indigent. Comme de larges aumônes lui étaient adressées par son frère Wenceslas et autres princes, voulant se faire des amis à même le mammon d'iniquité, elle en affecta une partie à la décoration des reliques, des vases et des ornements de l'église qu'elle avait tous acquis avec diligence. L'autre partie, elle l'utilisa pour les besoins de ses sœurs. La troisième partie, elle prit soin de la distribuer secrètement aux lépreux, aux orphelins et à d'autres pauvres. Ainsi le poids des réalités terrestres étant enlevé de la bosse du chameau (Mt 19,24), elle put être apte à entrer par la porte étroite, dans les demeures éternelles, et connaître les abondantes joies du ciel.

Enfin, plusieurs années après la mort de l'illustre seigneur roi Primislas, connu sous le nom d'Ottokar, qui l'honorait attentivement non comme une tante mais comme une mère, et lui fournissait largement tout le nécessaire, Dieu, permettant que ses élus, dans ce monde, soient parfois dans le besoin, afin que par un heureux échange, ils reçoivent pour les choses terrestres des biens célestes, pour les choses passagères des biens éternels, survint une telle pénurie qu'elle avait à peine de quoi s'alimenter et se couvrir, ce qu'elle acceptait avec grande patience. En effet, un vendredi, alors qu'elle assistait à la messe, les sœurs, constatant sa grande faiblesse, désiraient lui faire manger quelques petits poissons. N'ayant pas de quoi le faire, elles étaient tourmentées d'un grand chagrin. Ce que voyant, la vierge aimée de Dieu, les mains élevées vers le ciel, sourit doucement et, bénissant le Seigneur tout-puissant, dit aux sœurs : «Louez, mes filles, le Seigneur, parce que nous menons une vie pauvre, et si nous observons la pauvreté comme nous le devons, le Seigneur ne nous abandonnera pas au temps mauvais.» Et voici que le Dieu de toute consolation exauça le désir des pauvres et vint au secours d'un tel besoin par un prodige remarquable. En effet, la sœur portière, venant pour quelque affaire au tour par lequel on introduit les choses nécessaires aux sœurs, trouva, déposés dans cette fenêtre, des poissons appelés « fundulos », dont la servante du Christ se nourrissait, apprêtés selon sa manière préférée. Les ayant trouvés en poussant le tour, demandant qui les avait apportés, au compte de qui les assigner, elle n'obtint aucune réponse. Enfin, avec grande joie, les apportant à la servante du Christ, elle raconta comment elle les avait trouvés. C'est plus en rendant grâces à la largeur du donateur de tout bien et à la miséricorde divine par laquelle les sœurs furent raffermies dans leur projet de pauvreté, que la réfection de son corps, qu'elle exulta dans le Seigneur son Sauveur.

À un autre moment, comme une forte famine frappait durement le royaume de Bohême, un jour après l'Office divin, vint l'heure de manger. On n'avait même pas un pain pour subvenir au péril de la faim. S'en rendant compte, l'économe, avec confiance dans le Seigneur, se réfugia dans la prière, demandant que le Seigneur miséricordieux, dont la main rassasie tout vivant à plaisir, (Ps 145,6) donne en temps opportun à manger à ses servantes. Entre temps, la sœur portière se dirigea vers le tour, afin de demander un frère pour un secours de pain, de quoi chacune reçoive un petit morceau pour tempérer ce mal du manque. Approchant du tour,

elle le vit plein de pains blancs. Qui les avait apportés et déposés, seul le sait Celui qui n'ignore rien. Il faut croire sans doute que ces pains furent déposés là pour les vierges du Christ du monastère, par la vertu dont l'admirable puissance a fait nourrir Daniel dans la fosse aux lions par la main d'Habacuc (Dn 14,34). Cette admirable Providence nourrit abondamment les bêtes et les oiseaux (Mt 6,26).

DE SA GRANDE MORTIFICATION CORPORELLE

Avec quelle discipline rigide cette vierge a soumis son corps au temps de sa vie séculière, on le voit clairement par ce qui en est dit plus haut. Comme elle avait gravi le degré de la perfection de la règle, pour conquérir la palme du combat spirituel, d'abord l'ennemi privé, la gourmandise, c'est-à-dire l'appétit, elle le domptait par une grande abstinence pour que les désirs charnels qui combattent contre l'âme, elle les maîtrise et elle subjuge à la loi de l'esprit les assauts répétés de la chair. En effet, durant plusieurs années de sa vie religieuse, elle s'abstint de tout légume mais mangeait des oignons crus ainsi que quelques fruits, désirant emplir son estomac non d'une nourriture voluptueuse, mais son esprit, de la grâce divine. Au temps de la santé, dans le carême commun et le carême de Saint Martin, les mercredis, les vendredis et les derniers jours avant la fête de la glorieuse Vierge Marie et de tous les saints, tout au cours de l'année, elle jeûna au pain et à l'eau pour que, à leur suffrage, elle méritât de participer à leur glorieuse société. Mais elle ne ménageait pas son corps affecté par les jeûnes de sorte que, elle augmentait ses souffrances et ajoutait de graves tortures. Elle portait un cilice de crin de cheval fait de nœuds dont elle serrait sur son corps à l'aide de cordes faites du même matériau. Elle fouettait souvent ses tendres et faibles membres d'une lanière de cuir noueuse. Désormais, elle ne porta plus de vêtements royaux de brocard doré. Elle ne s'enveloppait plus de vêtements moelleux comme au temps où elle demeurait dans la demeure du roi, ce qu'elle évitait quand même alors d'exhiber ; mais comme une très pauvre servante du Christ, elle utilisait les vêtements méprisables, non pour l'ornement du corps, mais pour revêtir son corps, afin que la gloire de la fille du roi soit intérieure, dans la pureté de la conscience et la belle variété des vertus.

Donc, cela étant, à cause de la grande austérité longtemps pratiquée, la beauté de son visage se flétrit, la vigueur de son corps dépérit, ses yeux se brouillèrent à cause des larmes, ses muscles diminuèrent et elle n'avait que la peau et les os. Ainsi, elle suivait les traces de la passion du Seigneur, ainsi elle porta jusqu'au bout diverses expériences pénibles désirant, par les amères afflictions temporelles, parvenir à la récompense de l'éternelle consolation.

DE SON APPLICATION À L'ORAISON DE SON ADMIRABLE DÉVOTION ENVERS LE SACREMENT DE L'AUTEL

Le feu de l'amour divin brûlait toujours sur l'autel du cœur de la vierge. Par sa dévotion continue, elle cherchait son Aimé dans le Calice par lequel, séparé du mur de la mortalité, elle travaillait à lui être unie en esprit. Ayant obtenu un oratoire secret, l'étroite porte fermée, elle demeurait quasi continuellement solitaire, à l'exception des heures où elle devait être présente à la communauté des sœurs. Dans l'ardeur de ses désirs divins, elle était soulevée au-dessus d'elle-même par les ailes de la contemplation. Là, elle arrosait le pavé du flot de ses larmes, là, poursuivant avec persévérance, elle entrait dans un doux et familier colloque avec son Bien-Aimé. Il arriva ainsi que parfois des sœurs, ayant approché de l'oratoire pour quelque nécessité, l'entendirent parler au Seigneur et purent percevoir une voix virile qui lui répondait. Quand elle sortait de l'oratoire, son visage, souvent, était tellement illuminé que, à peine pouvait-on la regarder parce que sans doute, le rayon de l'éternelle lumière, qui remplissait de sa clarté l'esprit de la contemplative dans un reflet admirable, faisait resplendir extérieurement la chair.

Un vendredi, un noble lui fut envoyé de la part du roi. Une sœur du nom de Benigna, qui était de garde, se rendit en hâte à l'oratoire pour la faire venir à la rencontre de l'envoyé du roi. Comme elle entrait secrètement dans l'oratoire, elle vit Agnès enveloppée d'une clarté, comme d'une nuée lumineuse, de sorte qu'elle ne pouvait nullement voir son visage. Elle put discerner seulement la forme d'un corps humain dans cette lumière. Stupéfaite de cette étonnante vision, elle revint en silence et informa l'envoyé du roi qu'elle n'osait pas la sortir de son oraison.

À un autre moment, au jour de l'Ascension, alors que, avec deux autres sœurs, Benigna et Petrusca, elle célébrait l'Office des Heures dans le jardin au-delà du chœur, elle disparut au milieu d'elles. Celles-ci, prises de stupeur, n'osèrent se parler mutuellement. Après un espace d'une heure, elle réapparut soudain, là où elle s'était tenue auparavant. Les deux sœurs lui demandèrent où elle était passée. Elle se contenta de sourire doucement et ne répondit pas à la question. Sans doute il faut croire qu'elle connaissait dans son cœur des ascensions dans les degrés des vertus, et qu'elle accompagnait dans son cœur le Christ dans son Ascension. Ainsi, la puissance divine la soulevait corporellement.

Au temps du Carême, rappelant avec insistance à la mémoire les mystères de la rédemption humaine, elle s'élevait tellement à des excès de dévotion que, presque continuellement, aspirant aux choses divines, elle menait une vie angélique plutôt qu'humaine, au milieu des hommes. Quand elle venait parfois vers ses sœurs, ce qui était assez rare, après l'oraison, ce ne sont pas des propos oiseux ou vains qui sortaient de sa bouche, mais des paroles enflammées et douces comme le miel, sur les réalités célestes, pour l'édification des auditeurs. Elle arrivait à peine à réprimer ses larmes et ses sanglots, alors qu'elle tenait des propos ou en entendait parmi ses sœurs, au sujet de son Seigneur.

L'antique ennemi supporte mal la sainteté. Un moment donné, du lieu dans lequel, près d'une fenêtre, elle lisait parfois et priait, elle voulait descendre par un escalier ; il l'a précipita si gravement dans cet escalier que son avant-bras, séparé de sa jointure, lui infligea une douleur qui dura plusieurs jours. Ce qu'elle atténua par le médicament de l'amour divin en tâchant de cacher la chose aux sœurs tant qu'elle le put.

Je rappellerai un cas, parmi plusieurs, que le Seigneur a daigné accomplir par le pouvoir de son oraison. Il arriva que la fille de son frère, le seigneur roi, mourut, encore enfant. On l'amena au monastère où la vierge du Christ demeurait, pour lui donner sa sépulture. Comme elle voyait la mère de la défunte en pleurs, émue d'une grande compassion, elle se jeta la face contre terre près du brancard et, priant dans le silence, elle se mit à dire : «Toi qui ressuscitas Lazare, etc...». Et voici que le corps inanimé et froid, subitement, se mit à se réchauffer et la circulation reprit dans les veines, comme chez les vivants. L'âme de la défunte s'adressa à la vierge en prière : «Pourquoi me rappelles-tu de la joie, vers l'exil et la misère ? Sache, si tu le fais, ni à mes parents ou à aucun vivant, je pourrai devenir une consolation.» Entendant ces paroles, la vierge cessa de prier pour sa résurrection. Et aussitôt, dans le petit corps qui avait donné des signes de vie par la chaleur et la circulation sanguine, celle-ci cessa, et le corps retourna à sa frigidité. Ainsi, dans un et même fait, la force de l'humble prière avait pénétré les nuages, la bénigne condescendance divine par laquelle elle daigna s'incliner et la discrétion de la priante apparurent du même coup, avec évidence.

Envers le sacrement de l'Autel, cette célèbre vierge était enflammée d'une admirable dévotion. Quand elle désirait recevoir la communion, s'isolant des autres sœurs, elle se préparait par des méditations et des prières. Par une fenêtre de sa cellule préparée à cette fin, elle recevait le Corps du Christ, pendant plusieurs années, ne voulant pas dévoiler les secrets des visitations divines et de ses consolations intérieures. Là, elle savait, comme une petite abeille, avoir un avant-goût du très doux miel du rocher et de l'huile de la pierre très dure de l'humanité (Dt 32,13).

À un moment donné, frappée d'une grave maladie et sans espoir de survie corporelle, elle se préparait, selon la coutume, avec dévotion, à savourer l'Agneau immaculé. Une voix se fit entendre alors qu'elle recevait le Corps du Seigneur : «Agnès, ne pense pas du tout que tu vas mourir tant que tu n'auras pas vu presque toutes les personnes qui te sont chères avoir quitté cette vie.» Cette révélation, qu'elle avait entendue, elle la communiqua au Ministre provincial et à d'autres personnes, à titre de grand secret. Et, de fait, il arriva que la suite des choses confirma cette prédiction.

DE SON FERVENT AMOUR DE LA PASSION ET DE LA CROIX DU CHRIST

La fidèle servante du Seigneur, Agnès, avait une très fervente dilection pour la passion et la crucifixion. Tous les vendredis, l'esprit fixé sur la crucifixion, elle prolongeait cette dévotion jusqu'à la neuvième heure, se tenant, soutenue par son affection, avec la Mère de Jésus, près de la croix. Voyant avec douleur, le supplice mortel, dans des révélations de l'esprit, à cause de l'excès de sa compassion, elle versait constamment de ses yeux des larmes amères. Cette croix précieuse, elle ne cessait de la porter à cause du Christ, sur ses bras et par ses vertus, ce qu'elle n'a cessé de faire toute sa vie. Elle était son titre de gloire, elle était son échelle d'ascension en Dieu, elle était son doux appui dans ses moments de lassitude. De ce bois salubre, elle adoucissait, comme aux eaux de Mara, tous ses labeurs, ses grandes infirmités et les contradictions de toutes sortes. De ce suc merveilleux, elle tirait un remède à ses fatigues et chassait les attaques perverses du démon. Pour ne pas parler du reste, je rappellerai succinctement peu de choses.

Une noble dame du nom de Sophia, conjointe d'un militaire de Prague du nom de Conrad, résidait devant l'entrée du monastère dans lequel vivait la servante du Seigneur. Il arriva que la dite dame, un moment donné, après un accouchement, devint tellement faible que, pendant plusieurs jours, elle ne prit ni nourriture ni breuvage, et présentait plus l'image d'une morte que d'une vivante. Et voici qu'un bon jour, dans un sursaut de conscience, elle se mit à parler et dit : « Ah ! Si Agnès, ma maîtresse, me donnait de sa main un fruit à manger ! » Elle avait été dévouée depuis longtemps pour la vierge du Christ. Conrad, son mari, confiant que par les mérites de la célèbre vierge, sa conjointe puisse obtenir la guérison désirée, alla en hâte rencontrer la servante de Dieu, demandant en pleurant qu'elle intercède auprès du Seigneur et daigne lui envoyer un fruit, affirmant que si on faisait cela, son épouse récupérerait la santé désirée. Celle dont les entrailles étaient remuées, compatissant à l'affliction du militaire, se rendit rapidement au verger du monastère. Et, tant elle que les sœurs qui l'avaient suivie, ne virent de fruits sur l'arbre qu'elles avaient penché. Faisant un signe de la merveilleuse croix sur l'arbre, avec l'invocation de la bienheureuse Trinité, elle vit trois fruits sur une petite branche. Les cueillant aussitôt, elle les envoya à la dame Sophia, disant : « Ces fruits te sont donnés miraculeusement par Dieu. Mange-les avec confiance parce que, par l'aide du Seigneur, tu trouveras la santé non seulement du corps mais aussi de l'âme. » L'homme retourna chez lui, tout réjoui, apportant le salubre antidote et, après avoir invoqué le nom du Christ, les présenta à la bouche de son épouse. Celle-ci, ressentant la vertu donnée à ces fruits, tout de suite, ouvrant les yeux et saisissant les fruits, elle se mit à les manger avec une telle avidité comme si elle n'avait pas été malade. Ainsi il arriva que, par la vertu de la sainte Croix et les mérites d'Agnès, sa santé fut retrouvée. Après quelque temps, le mari mourut et, sous l'habit de veuve, servant le Seigneur dans la chasteté, devenue la mère de tous les pauvres par des œuvres de miséricorde, elle obtint la santé d'un esprit plus fécond.

À un autre moment, une des sœurs de son monastère, Elisabeth Azehmkonis, était alitée avec un fort mal de tête, en raison duquel elle ne pouvait ni remuer la tête, ni regarder en haut, ni manger ni boire, depuis trois jours. Enfin, une des sœurs l'amena avec difficulté à la vierge du Christ. Mise au courant de sa souffrance, enlevant de sa propre tête le voile blanc, elle ordonna d'en recouvrir avec soin la tête de la sœur malade, et elle traça un salubre signe de croix sur la tête et sur le front de la malade. Ceci fait, toute douleur cessa immédiatement.

Une autre fois, la vierge du Christ se rendait à son oratoire soutenue par la sœur Donika Deszquutz, à cause de sa faiblesse. Comme elle arrivait à la porte de l'oratoire, elle vit, ainsi

que la sœur, par la fenêtre, l'ange des ténèbres sous une apparence humaine horrible et difforme, debout sous un arbre et s'appuyant sur cet arbre. La sœur, effrayée, poussa un cri, mais la servante de Dieu la rassura et lui dit de ne pas craindre. Puis elle fit un signe de la sainte Croix au nom de la divine Trinité. Ne supportant pas la force de la Croix, aussitôt le démon se sauva à toute vitesse.

Une autre fois, une parente de sa souveraine, l'impératrice Elisabeth, s'amenait à l'oratoire. Comme elle voulait en franchir le seuil, le malin ennemi, apparaissant sous la forme d'un hibou, la sœur plus haut mentionnée étant témoin, on le vit essayant, avec sa queue, de l'empêcher d'entrer. D'un signe de croix du Seigneur, Agnès mit aussitôt la cruelle bête en fuite. Elle était digne, en vérité, d'accomplir des merveilles par la puissance de la Croix, car elle portait continuellement dans son cœur la Passion de l'Agneau innocent qui s'était immolé pour nous.

DE SA GRANDE ET MULTIPLE CHARITÉ ENVERS SES SŒURS ET LES AUTRES, DE QUELQUE MANIÈRE, AFFLIGÉS

Les faits révélèrent plus ouvertement la charité dans laquelle elle accompagnait ses proches. Ses forces étant insuffisantes à cause des excès de son abstinence, de la volonté du Seigneur Pape et des ordres de ses Supérieurs, il fallait, même contre son gré, qu'elle reçut plus que d'habitude ce qui était nécessaire à la vie. De ce qui lui était apporté pour la soulager de la faiblesse de son minuscule corps, elle le faisait parvenir aux sœurs faibles et malades. Elle les visitait très souvent personnellement et, avec sollicitude, voyait à tout ce qui leur était nécessaire. Et, comme une poule protégeant ses petits sous son aile, ainsi, dans le vaste sein de sa compassion, elle les réconfortait avec douceur et maternellement.

Envers tous les indigents, miséricordieuse et généreuse ; pour elle-même, au contraire, parcimonieuse et rigoureuse. Affamée, elle nourrissait les autres et, la figure pâle à cause des jeûnes, elle était torturée par la faim des autres. Sur le sort de tous les affligés, alors qu'elle partageait, tant de la condition séculière que dans la vie religieuse, elle démontrait un esprit compatissant et elle aidait, auprès de Dieu et des hommes, tous ceux qui recouraient à elle. Elle rendait la liberté aux fugitifs et aux prisonniers récemment libérés. Elle libérait ceux qui étaient condamnés à la peine de mort pour leurs crimes ou à toutes sortes de supplice. Elle réconciliait ceux qui avaient des différends, et donnait du secours à tous, selon le désir proposé. Le Dieu tout puissant avait rempli son cœur de piété et avait répandu tant de grâce sur ses lèvres que, non seulement elle se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie et pleurait avec ceux qui pleuraient (Rm 12,15). Mais, si une douleur de quelque cause tourmentait quelqu'un, si une calamité était urgente, si l'adversité écrasait quelqu'un, par le calme d'un doux discours, elle était la consolatrice de ceux qui étaient dans la tristesse.

Si elle se rendait compte qu'une sœur devait se corriger, en aucune manière elle ne supprimait la faute par le silence, mais comme amante du salut de ses proches, avec grande charité et maturité, elle agissait, reprenant plus sévèrement celles qu'elle paraissait aimer davantage. Par contre, lorsqu'elle avait, par de saintes paroles, instruit vers le bien la sœur corrigée, elle se jetait humblement à ses pieds et disait : « Pardonne-moi, ma sœur bien-aimée, si je t'ai contristée en quelque sorte. » Elle prenait un grand soin de ne pas perturber une sœur, surtout indûment. Pour les excès de quelques hommes, du plus profond de son cœur, elle poussait de graves gémissements, elle déplorait leur chute spirituelle par des larmes amères, plus que par la mort des personnes chères de sa parenté. Le Seigneur l'aima et lui accorda une joie méritée pour son amour si sincère de ses proches.

DES RÉVÉLATIONS DIVINES QUI LUI FURENT FAITES

Il ne semble pas convenable de dissimuler dans le silence ce qu'elle savait des choses secrètes et absentes, que lui enseignait Celui qui révèle les vérités cachées et profondes.

De fait, comme le fils de son frère le seigneur roi Ottokar Premysl était parti à la guerre en Autriche, contre Rodolphe, roi des Romains (l'Empire romano-germanique), les sœurs, avec le bois de la sainte Croix et d'autres reliques, faisaient de fréquentes processions autour de leur demeure et récitaient avec dévotion les psaumes pénitentiels pour le salut du dit Seigneur Roi. Un jour, dans la procession avec les autres sœurs, elle vit le célèbre roi gravement blessé et deux hommes de grande taille le portant sur eux. Elle communiqua cette vision aux autres sœurs, l'attribuant à une probable tromperie du démon, se disant indigne qu'une telle chose lui soit communiquée divinement. En même temps, cette vision lui était présentée avec des détails montrant le Roi blessé, capturé par ses ennemis et décédé. Ceci fut confirmé par la suite des événements et le récit que l'on en fit.

Une autre fois, des fruits de belle apparence lui furent envoyés de la part d'une personne séculière et lui furent transmis par une des sœurs. Celle-ci, vaincue par la concupiscence des yeux, en mit un à part pour elle-même. Mais, poussée par sa conscience, elle le remit à sa place et présenta le tout comme il le lui avait été envoyé. La vierge sainte de Dieu avait eu l'intuition de la chose. Elle remit à la sœur le fruit qu'elle avait convoité et en ajouta un autre lui disant : « Tu as bien fait, ma fille, de remettre ce fruit ; il est mieux pour toi d'avoir deux fruits sans scrupule de conscience, qu'un seul avec péché. » En vérité, l'esprit d'Élie reposait sur Agnès par lequel les faits, auxquels elle était absente corporellement, elle les voyait, présente par l'esprit.

Une autre sœur du nom d'Ermengarde la Petite, adressait en cachette à Dieu de nombreuses prières pour quelque affaire. La servante de Dieu le sut par intuition et lui dit avec quelque sévérité : « Arrête de multiplier les prières au Seigneur avec anxiété pour une telle affaire, parce que, ce que tu demandes, Dieu ne l'accepte pas. »

Au décès des sœurs avec lesquelles elle vécut, dans une pieuse compassion, elle avait l'habitude d'être présente et implorait pour elle la clémence divine. Leurs peines et leurs mérites, souvent, elle les voyait en esprit. Une fois, une sœur, en l'absence de la servante de Dieu, exprimait des paroles de reproche et, sans obtenir satisfaction, après quelque temps, émigra de la vie présente. Comme, par ailleurs, la vierge de Dieu, seule, prolongeait son oraison, elle entendit près de son oratoire l'âme de la sœur vociférer. Reconnaisant humblement sa faute, elle demanda fortement que telle faute lui soit attribuée à elle-même, devant Dieu, comme elle ne pouvait la libérer autrement de ses souffrances.

Une autre sœur du nom de Brigitte, qui était entrée dans la vie religieuse avec la vierge du Christ, était riche par l'honnêteté de ses mœurs et très aimée d'elle. Après plusieurs années passées d'une manière digne de louanges, elle était gravement malade et émigra de la vie présente. Agnès s'affligea gravement de ses souffrances mais, devant sa mort, elle ne donna aucun signe de tristesse. Elle avait vu, en effet, des saints anges l'assister, encenser son corps et montrer sa grande humanité.

Plusieurs ont remarqué que des prédictions de ce qui devait arriver dans le futur, même après une longue période de temps, de la manière et l'ordre qu'elle avait dits avec certitude, ont été prouvées, comme nous le verrons plus loin. Son âme était remplie de l'esprit d'éternité, pour

laquelle rien n'est du passé, rien n'est du futur, à laquelle tout est à nu et à découvert. Elle connaissait non seulement les secrets des cœurs et des agissements, mais aussi elle parlait avec certitude des événements futurs comme s'ils étaient présents ou passés.

DE SON DÉCÈS ET DE CE QU'ON Y ACCOMPLIT

Le temps approchait où le Christ voulait sortir de ce monde sa servante Agnès et, introduite au céleste séjour, lui faire don d'une couronne de justice pour ses propres labeurs. Le temps du grand Carême approchait, dans lequel elle demeurait isolée, non seulement de la fréquentation des personnes séculières qui la visitaient à cause du respect qu'elles lui vouaient, mais aussi de ses sœurs, à l'exemple du Christ qui jeûna quarante jours et quarante nuits dans le désert. Comme dans ce Carême elle portait son attention à Dieu seul, sous la cendre et portant un cilice, elle jeûnait dans la solitude, priant dans les larmes le Dieu miséricordieux, lui demandant de lui aider à éviter toute conversation humaine durant ce temps.

Un jour, la main de Dieu reposa sur elle et toute la vigueur de son corps se mit à diminuer, la langueur se mit à croître plus fortement et elle dut s'aliter. Le troisième dimanche du Carême, sentant venir son heureuse sortie de ce monde, elle en révéla le secret à quelques personnes, peu nombreuses, qui lui étaient familières. La très chrétienne vierge se fortifia dans une fidèle dévotion par le saint Viatique du Corps de Notre Seigneur Jésus Christ, l'onction de l'huile sainte, en présence des frères et des sœurs.

Pendant que cela se passait, une sœur du monastère du nom de Catherine Erhardi qui, depuis plus de dix ans, souffrait d'une maladie du corps et surtout d'une douleur aux pieds, alitée et, non sans un grand effort des sœurs, se faisait transporter d'un lieu à l'autre, entendit qu'Agnès, qui l'avait entourée d'une affection spéciale, avait reçu le Saint Viatique et l'Onction d'huile sainte. Elle fit entendre des cris aux oreilles des sœurs absentes. Celles-ci l'entendirent demandant avec instance qu'on lui offre de l'aide pour venir en présence de la vierge du Christ. Comme on l'y amenait, elle pleurait inconsolable et exprimait sa douleur en gémissant : « Hélas, mère très chère, pourquoi veux-tu abandonner tes filles, et moi spécialement. Qui me consolera, moi, misérable, vierge très douce qui vas mourir ? » La vierge du Christ, émue devant cette misère, dit : « Ne pleure pas, Catherine, parce que, bientôt, tu recevras consolation de la part du Seigneur. » La malade avec d'autres sœurs demandaient avec instances de la marquer du signe de la croix. Par humilité, elle n'y consentit pas. Mais la malade, avec précaution, lui prit la main et l'appliqua à l'endroit douloureux. En faisant un tel geste, une telle souffrance l'envahit que tous ses nerfs voulaient comme se rompre, à cause de la véhémence de la douleur. Après un court moment de sueur, recouvrant ses forces, devant tous, elle se mit à marcher et, désormais, jusqu'à sa mort, elle se déplaçait très bien. Nul doute que le Seigneur daigna faire cela pour louer les glorieux mérites de sa servante qui, vivante, avait brillé par la sainteté de sa vie, aussi, dans sa mort, devenait célèbre par la clarté d'un miracle.

Même si elle ne sentait presque rien de ses énergies corporelles, cependant elle était forte et fervente dans son esprit. Elle priait avec dévotion, elle consolait, par des paroles pleines de bonté, ses sœurs qui allaient devenir orphelines et répandaient des larmes qu'elles ne pouvaient retenir. Elle leur disait : « Mes filles très chères, pratiquez de toutes vos forces la charité envers Dieu et le prochain. Prenez soin d'imiter l'humilité et la pauvreté que le Christ a pratiquées et enseignées, soumettant toujours votre conduite à l'Église romaine, à l'exemple de notre très saint père François et de notre auguste mère Claire, qui nous ont transmis cette règle de vie. Tenez pour certain que, comme le Seigneur miséricordieux ne les a jamais abandonnés, ainsi sa douce clémence, d'aucune manière, ne nous abandonnera si vous demeurez avec zèle, imitatrices de leur exemple et de leurs statuts. »

Toute la soirée et toute la nuit suivante, elle leur communiqua ces pensées et d'autres avis, et les leur laissa, à titre de testament, à observer inviolablement. Le jour suivant, le lundi, elle commença à démontrer une certaine sérénité et une figure souriante. Tout son corps se changea en une blancheur éclatante, jusqu'à la sixième heure. Après que les Frères, l'office de None célébré, commencèrent la messe, à l'heure où le Sauveur du genre humain remit son esprit, cette servante très agréable à Dieu, remettant son âme entre les mains du Père céleste, en l'an de grâce mil deux cent quatre-vingt un, le six des nones de mars. Elle s'endormit avec bonheur dans le Seigneur et, emportée par les anges, fut introduite avec joie dans l'éternelle fête.

O heureuse vierge qui, durant quarante sept années de vie religieuse, communiant à la passion du Christ, partagea l'heure de sa mort et, le brouillard de la vie mortelle dissipé, contemple clairement face à face le Dieu des dieux. O âme très bienvenue de Dieu qui, délivrée de la prison terrestre, rejoignant les chœurs célestes, s'associe aux hymnes et, enivrée au torrent du bonheur divin, dans la fête perpétuelle et l'action de grâces, fait résonner la suave harmonie des doux cantiques, pour la sortie du labeur de ce monde, à la louange du Roi de gloire.

DE LA SAINTE SÉPULTURE DE SON CORPS

Les sœurs et les filles d'une telle mère, privées de consolation, remplissaient le monastère de leurs gémissements et arrosaient abondamment de leurs larmes leur virginal visage. Elles prirent le saint corps et le transportèrent dans le chœur. Exposé là, durant deux semaines, il dégagait une telle prodigieuse odeur que tous ceux qui l'approchaient étaient remplis d'une douceur inaccoutumée. Les mains de la défunte se présentaient, à ceux qui les palpaient, non avec la rigidité d'un cadavre, mais douces au toucher et mobiles comme celles d'un vivant. Durant ces quatorze jours, les frères venaient quotidiennement au monastère des sœurs et, par des célébrations de messes et de vigiles, offraient à la sainte dépouille mortelle l'honneur qui lui était dû. Presque toute la ville ainsi qu'une multitude des populations environnantes accouraient au monastère tous les jours, demandant avec instances que ce salutaire trésor, donné par l'amour paternel de Dieu, puisse être vu à travers un grillage.

Le corps était montré fréquemment au peuple en effervescence. Beaucoup lui faisaient toucher, avec grande dévotion, des anneaux, des ceintures et diverses choses, espérant, par les mérites de la glorieuse vierge, recevoir du contact de ces objets, des guérisons, comme on en a fait souvent l'expérience, par le secours de la clémence divine. Finalement, les sœurs, ne pouvant plus longtemps supporter cet envahissement de la foule, déposèrent avec respect le corps dans une tombe de bois neuve et en fixèrent le couvercle à l'aide de pentures de fer, et la fermèrent solidement à l'aide d'un gros clou de fer.

Dans la suite, la nouvelle du décès de la célèbre vierge s'était répandue de long en large. Elle parvint, dans un récit véridique, à une dame du nom de Scholastique de Sternberch, noble d'origine et de mœurs, qui aimait tendrement la vierge et la servait avec dévotion. Elle accourut aussi vite qu'elle le put à la cité de Prague et demandait, avec d'abondantes larmes, étant donné qu'elle détenait une permission du Saint-Siège, que les sœurs lui permettent d'entrer dans le monastère et de voir le corps de sa bien-aimée maîtresse. Les sœurs lui répondirent que c'était contre la coutume du monastère de laisser entrer une personne séculière au temps du Carême, même munie d'une permission. Elles ajoutèrent que, même si elle y entrait, elle ne pourrait pas voir le corps de la défunte. Mais, cédant aux instantes prières, elles acceptèrent la demande de la dame. Celle-ci entra, se prosterna en larmes près de la tombe où reposait le corps et, une sœur, approchant la tombe, le murmure aux lèvres, se demandait comment elle pourrait l'ouvrir. Le clou qu'on y avait planté à coups violents, à la grande surprise des témoins, sortit de lui-même et tomba à terre. La tombe s'ouvrit et le corps se montra à découvert. Ceci se produisit non sans la main de Celui qui tient la clé de David (Ap 3,7), à cause des grands mérites de la vierge et pour la consolation de celle qui l'aimait.

Entre temps, des messages furent envoyés par les frères et les sœurs, à l'honorable Seigneur Thobie, Évêque de Prague, et ensuite, aux Abbés des environs, demandant avec instances que quelqu'un vienne inhumer le corps avec le respect convenable. Ceux-ci, à cause de diverses occupations, selon la disposition du secret dessein de Dieu, déclinèrent l'invitation. Peu avant son décès, la célèbre vierge avait prédit que ni évêque, ni prélat d'un ordre religieux autre qu'un Frère Mineur, qui n'avait jamais été vu auparavant en terre de Bohême, devait lui donner la sépulture. De fait, le vénérable Père, le frère Bonagracia, Ministre général, le quarantième jour après le décès, arriva. Le lendemain, soit le dimanche de la Passion, avec dévotion et respect, il procéda à la sépulture de ce précieux gage, en présence de plusieurs Frères, comme elle l'avait demandé, dans la chapelle de la très Sainte Vierge, dans laquelle,

au temps de sa maladie, elle participait à la messe solennelle. Là, pendant plusieurs jours, une étonnante fragrance de parfum se posait sur les sœurs qui y entraient pour y faire oraison. Il arriva un jour qu'une des sœurs qui y entraient pour prier, accablée de sommeil, vit la vierge du Christ et lui demanda pourquoi un tel parfum venait de sa tombe. Elle répondit que ceci se produisait à cause de la fréquente présence des anges qui visitaient son corps. Il était convenable vraiment que son corps exhale une bonne odeur après sa mort, elle qui, tel un vase contenant des arômes célestes, avait répandu des odeurs de vertus durant sa vie, maintenant transplantée au milieu des fleurs célestes, resplendissait comme un bouquet de roses dans les jardins de l'éternelle félicité et surpassait la suavité de tous les arômes.

ÉPILOGUE

Désormais, elle est entourée dans de chastes étreintes, par son Bien-Aimé céleste, pour l'amour duquel elle a dédaigné un époux mortel. Désormais, l'humble servante reçoit en récompense, dans des demeures éthérées, une couronne de gloire pour la cendre, ainsi que l'huile de l'éternelle allégresse pour l'humble affliction. Désormais, pour l'extrême pauvreté, enrichie des trésors de l'éternelle félicité, elle réside dans de riches pâturages, près des eaux vives et, pour ses privations, dans l'abondance de la divine douceur. Désormais revêtue du vêtement sacré de la joie et, comme une épouse, ornée de colliers de grande valeur, elle entre dans la vraie chambre du vrai fiancé, unie à lui éternellement, par les liens d'un amour incomparable. Là, comme les filles de Sion (So 3,14), devant le Roi, elle voit sa face dans la jubilation et se rassasie infatigablement de la gloire de Dieu.

Qu'il nous fasse participer à sa gloire par l'intercession et les mérites de cette incomparable vierge, le miséricordieux Sauveur, Jésus Christ, à qui, avec le Père et l'Esprit Saint, soient l'honneur et la gloire pour les interminables siècles des siècles.

DES MIRACLES DE LA PUISSANCE DIVINE OBTENUS PAR SON INTERCESSION

Le Dieu tout puissant, qui glorifie ses saints, dans la récompense de son amour paternel, non seulement a illustré les mérites remarquables de sa vie, mais aussi par plusieurs prodiges de miracles, à l'invocation de son nom dans les nécessités et les dangers, apporta du secours miséricordieusement par la vertu de sa droite. Pour que Dieu soit abondamment annoncé dans les saints et soit loué, et que la dévotion des fidèles et la vénération de cette illustrissime vierge croissent, j'ai pensé présenter quelque chose, peu quand même, et succinctement, de ses miracles.

UN MIRACLE

La reine de Bohême, dame Guta, épouse du Seigneur Wenceslas, présumant les mérites de la célèbre vierge Agnès, fit amener sa fille Marguerite, à l'article de la mort, au monastère de Prague, et la fit déposer sur sa tombe. Elle offrit une chasuble précieuse en l'honneur de Dieu et en mémoire de la vierge, qu'elle déposa également sur la tombe. Comme on faisait ces gestes, aussitôt l'enfant, qui était couchée sur la tombe, éternua et, retrouvant ses forces dans le lait de sa nourrice, elle fut rendue à sa mère, tout à fait en santé. Elle survécut plusieurs années.

La dame Élisabeth, reine de Bohême, sœur de l'illustre Seigneur Jean, roi du Royaume ci-haut nommé, aimait son fils premier-né, encore d'âge tendre et unique, d'une manière exceptionnelle. Comme par une quelconque circonstance elle était dans la ville royale appelée Prague, son fils demeurait avec ses précepteurs, dans un camp qui s'appelle Cubitus, distant de la ville de plus de deux journées de marche. Une nuit, frappé par une subite et grave maladie, il en était à sa dernière extrémité. Sa mère ignorait ce qui lui arrivait. Comme de nuit, elle s'était endormie, elle entendit dans son sommeil une voix qui lui disait : «Est-ce que tu dors ?» Elle répondit : «Non ! » La voix se fit entendre de nouveau et dit : «Comme tu as l'habitude de demander à de nombreux hommes bons et dévots, qu'ils intercèdent pour toi auprès de Dieu, pourquoi ne supplies-tu pas ta tante Agnès pour qu'elle aussi interpelle le Seigneur pour toi car, par ses mérites, tu peux obtenir la réalisation de tous tes vœux.» Elle demanda où elle pourrait la trouver parce qu'elle était décédée. La voix, de nouveau, se fit entendre, disant : «Elle n'est pas morte et demeure dans le monastère de Saint-François, et se porte bien.» À ces mots, la reine, se sachant interpellée, se leva du lit et accourut rapidement au monastère indiqué. S'approchant de la grille, c'est-à-dire la fenêtre par laquelle les sœurs parlent, elle se mit à appeler par des coups et disait : «Y a-t-il ici une des sœurs ?» Une des sœurs répondit à l'intérieur pour savoir de quoi il s'agissait, elle demanda : «Ma tante Agnès n'est-elle pas dans ce monastère ?» La sœur répondit affirmativement. La reine lui dit : «Va, et dit-lui que je suis Élisabeth, la reine de Bohême, la fille du roi Wenceslas, et demande-lui de ma part qu'elle veuille bien venir ici.» S'approchant de la fenêtre, elle vit le visage d'Agnès dans la même apparence qu'elle avait de son vivant, à l'exception qu'elle était rajeunie et d'une beauté éclatante. Voyant cela, la reine, à genoux devant la fenêtre, lui dit : «Prie pour moi, ma chère tante, car je souffre d'une véhémente angoisse dans mon cœur, même si je n'en connais pas la cause, et je sais que tout ce que tu demanderas au Seigneur, tu l'obtiendras.» Agnès tourna vers elle son visage et lui dit : «Pourquoi prierai-je pour toi ?» La reine, extrêmement contristée, se précipita devant la fenêtre, disant : «Ma tante, prie pour moi car je ne partirai pas d'ici, je resterai ici par terre et je mourrai dans l'inquiétude du cœur, à moins que tu n'intercèdes pour moi auprès du Seigneur.» Alors la vierge du Christ, se retournant, lui dit : «Va en paix, car je prierai pour toi.» Le jour suivant, un envoyé des

familiers de son fils vint vers elle et lui dit : « Dame Reine, donne-moi une récompense pour l'annonce, car votre fils, pour la santé duquel nous avons désespéré, avec l'aide de Dieu, est guéri. » En entendant l'information donnée sur la maladie terminée, et réjouie grandement de la guérison, elle comprit par l'évidence de la chose le songe qu'elle avait eu. Immédiatement, elle envoya aux sœurs du monastère, dans lequel la vierge du Christ a sa sépulture, un beau cierge et un précieux tissu pour orner le sépulcre, ainsi qu'une remarquable aumône, leur demandant avec instance et affection de rendre grâce à Dieu qui détient le pouvoir de vie et de mort, et à la glorieuse vierge Agnès, affirmant que, par son intervention et ses mérites, son fils unique avait été délivré des gouffres de la mort.

Une autre fois, la même dame Elisabeth, reine de Bohême, après la naissance de son second fils, la troisième nuit, tomba dans l'urgence d'une maladie très grave tellement que, dans la véhémence de la douleur, elle ne reconnaissait plus les personnes qu'elle avait connues auparavant. Alors que toutes les personnes qui l'entouraient, tant médecins que celles de son entourage, avaient perdu toute confiance en sa survie, elle se tourna comme elle le put sous le patronage de la célèbre vierge, faisant le vœu dans son cœur et, de sa voix, témoignant devant tous que si, par ses mérites, elle échappait à une si grave maladie, de toutes ses forces et dans les moyens possibles, elle travaillerait fidèlement à sa canonisation. Ceci fait, par la puissance divine, elle sentit la douleur s'en aller et, ensuite, récupéra la santé désirée.

Un enfant du nom de Martin, fils d'une dame du nom de Marguerite, de la cité de Prague, frappé d'une maladie grave, dépérit tellement qu'on n'arrivait pas à percevoir ni la voix, ni les sens, ni des mouvements de son poulx. Sa grand-mère, du nom de Cunégonde, le prit, ne sachant pas s'il était vivant ou mort. Elle entra dans le monastère des sœurs, munie d'un privilège obtenu du Saint-Siège. Elle plaça l'enfant sur la tombe de sainte Agnès, elle fit une demande pour l'enfant et, avec toutes les sœurs, implora l'aide de la célèbre vierge. Tout de suite l'enfant, comme revenu des enfers, reçut de Dieu une telle vigueur dans son corps que, remis entre les mains de sa nourrice, il se mit à sucer les seins comme s'il n'avait pas été malade.

Une sœur du nom de Donika, la fille du seigneur Domazlai Dezquotz, demeurant dans le monastère de la vierge du Christ à Prague, subit quatre chirurgies successivement. Comme on la jugeait tout à fait affaiblie, on lui donna la communion en viatique et l'onction de l'huile sainte. Mais sa cousine germaine, sœur Junka de Lisnik, la couvrit du manteau de la bienheureuse Agnès, la croyant à l'article de la mort. La malade, couchée sous ce manteau, vit une grande lumière et se mit à rire, à ce point que les sœurs présentes crurent qu'elle avait tout à fait perdu la raison. Un tel parfum émanait de ce manteau que, réconfortée, elle se mit à transpirer et, par la puissance du Christ, fut guérie.

Une autre sœur du même monastère, du nom de Wratzka de Ygezd, frappée d'une maladie très grave, en était aux extrémités. Comme selon la coutume, on lui fermait les paupières, et que quelques-unes la jugeaient morte, entrée en agonie, elle implorait l'aide de la très sainte vierge Agnès, que comme signe de santé, elle demande au Seigneur une petite goutte de sueur, faisant la promesse que trois messes soient célébrées en son honneur, plutôt qu'en suffrage pour son âme. Ceci fait, par les soins de son aide, n'oubliant pas son vœu, elle vit à ce que les messes soient célébrées. Mais, par la négligence du prêtre, elles ne le furent pas. À l'anniversaire de la vierge du Christ, elle se rendit près de la tombe de la vierge du Christ, avec les autres sœurs, pour célébrer la vigile. Comme elle y prenait place, envahie par sa précédente maladie, elle put se rendre à son lit avec grande difficulté. Comprenant enfin que

son vœu n'avait pas été réalisé, elle le renouvela et vit à ce qu'il fût réalisé. Finalement, par les mérites de sainte Agnès, elle bénéficia d'une guérison parfaite.

Une autre sœur du même monastère, du nom de Ludka de Tornow, était affligée d'une maladie cardiaque véhémente. On la voyait livrer l'extrême combat. Les sœurs prirent du vin, y trempèrent une relique des os de sainte Agnès et le lui donnèrent à boire. Dès qu'elle en prit quelque peu, par la puissance de Dieu, elle entra en convalescence.

Un homme du nom de Psribko, serviteur du seigneur Cunssonis de Hermanitz, du diocèse de Prague, se rendit à l'église avec les autres fidèles au deuxième jour de Pâques. Pendant qu'on chantait la messe de la Résurrection, debout dans la foule, subitement il s'écroula, la couleur de son visage changea et il se mit à agoniser. Voici qu'un noble du nom de Nicolas de Nazitz dit aux gens qui étaient là : «Vite, accourez à la dame mon épouse, et apportez vite une mèche de cheveux de sainte Agnès.» On les lui apporta et on les fit tremper dans de l'eau. Ouvrant violemment la bouche du malade, ils lui en versèrent dans la bouche et dans la gorge. Ceci fait, aussitôt il se releva et, rendant grâce à Dieu et à la célèbre vierge Agnès, à la vue de tous, stupéfaits, tout à fait en santé, il sortit de l'église.

Une vierge du nom de Wanka, appelée par plusieurs « petite Prague », traversait le fleuve Wkanum. Elle portait sur elle une mèche de cheveux d'Agnès. Glissant et sombrant du navire dans le fleuve, en peu de temps elle fut recouverte de sables. Ensevelie sous ceux-ci, elle invoquait l'aide de la vierge Agnès. Les marins s'amènèrent et la sortirent, saine et sauve, du sable comme de son tombeau.

Une autre vierge du nom de Cristina, fille de Gotfred, le procureur des Frères mineurs de Prague, était alitée à cause d'une maladie, le corps recouvert de cire ou de jaune¹, de telle sorte que toutes les personnes qui la voyaient désespéraient de sa vie à cause de cet horrible changement de couleur. Quant à elle, désespérant des moyens humains, se tourna vers le suffrage d'Agnès, demandant avec instance, dans les larmes, qu'elle la libère de cette maladie par ses saints mérites, avec le ferme engagement, si elle vivait, qu'elle finirait sa vie dans la chasteté. Chose admirable ! La vierge obtint de la vierge invoquée avec dévotion un rapide effet de ce remède salutaire, et s'engagea à la suite de la Reine des vierges. Bientôt guérie de sa maladie, elle prit l'habit religieux, et le vœu qu'elle avait fait en paroles, elle le réalisa pleinement.

Une dame, épouse de Martin, citoyen de Prague, dit de Egra, en travail depuis plusieurs jours, n'arrivait pas à libérer l'enfant. Elle envoya un émissaire aux Frères mineurs, auxquels elle était attachée dans l'amour du Christ, les suppliant avec instance de demander aux sœurs quelque objet dont la vénérable vierge du Christ se serait servi et qu'elle pourrait porter sans scrupule après son temps de maladie. Les Frères obtinrent un cingulon qu'on avait enlevé de son corps après son décès. La patiente s'en ceignit, invoquant avec piété les suffrages de la vierge. Par les mérites de celle-ci, immédiatement, elle mit au monde l'enfant qui était en bonne santé ainsi qu'elle-même.

Une femme du nom de Dobroslana, de la contrée slave, du diocèse de Prague, frappée d'une grave maladie de l'utérus et presque morte de douleur, jour et nuit se lamentait à grands cris. Sous les conseils des Frères mineurs, elle envoya un message aux sœurs, demandant avec instance, qu'on lui envoya pour l'amour de Dieu, un peu de vin dans lequel, à cause des

¹ Hépatite, jaunisse, cancer du foie ? Ndt

demandes assidues des malades, avaient été trempées des reliques de la vierge Agnès. On lui en apporta et après en avoir pris, elle recouvra pleinement sa santé.

Un homme du royaume de Bohême, du nom de Tatzo, avait dans la gorge une plaie. Il demanda humblement aux Frères mineurs de Prague, de le marquer de quelque relique de sainte Agnès. Les Frères, trempant dans du vin une mèche des cheveux de la vierge, lui frictionnèrent le cou de ce vin et le persuadèrent de boire le résidu, lui conseillant toutefois de faire une promesse en l'honneur de Dieu et de sa servante Agnès, et de faire de larges aumônes à des pauvres. Cet homme, non seulement accomplit avec dévotion ce qui lui avait été conseillé, mais en ajouta. Il obtint le bienfait d'une parfaite guérison.

Un autre très noble seigneur Linko de Duba, tombait en épilepsie (passione squinaciae ?) fréquemment, de façon tellement grave que, à cause de la véhémence de la douleur, il sortait sa langue sur sa poitrine de façon disgracieuse. Comme aucun remède médical ne pouvait le secourir, sous les conseils des Sœurs de l'Ordre de Sainte-Claire de Prague, il but avec dévotion du vin dans lequel des os de la bienheureuse Agnès avaient été trempés ; et dans la suite, jamais il ne tomba de nouveau dans la même crise.

Un jeune du nom de Wenceslaus, secrétaire d'un militaire du nom de Protywerzonis, en Bohême, souffrait d'un grand mal de gorge, en raison de quoi il ne pouvait même pas proférer une parole. Conduit par son maître aux Frères mineurs de Prague, par des signes de la tête, il demandait qu'on le mette en contact avec des reliques. Son maître dit aux personnes présentes qui ne comprenaient pas les gestes du malade : «Il vous fait signe et moi je vous demande avec instance que vous mettiez en contact sa maladie avec quelque relique de la bienheureuse Agnès, si vous en avez, parce qu'il en espère une totale libération de son mal.» Un frère se présenta immédiatement et apporta avec respect des cheveux de la vierge qu'il gardait par dévotion. Il les trempa dans de l'eau et il en frotta le cou du malade ; il lui fit trois fois le signe de la croix en l'honneur de la divine Trinité, et lui demanda de boire l'eau qui en restait. Ce que le malade fit avec difficulté, car il n'avait, depuis quelques jours, ni bu ni mangé quoi que ce soit. Immédiatement, il émit un son semblable au bêlement d'une brebis. Après avoir fait cela trois fois, il se mit à faiblir et à transpirer. Après un court temps de repos, il éclata dans des paroles d'exultation, disant : «Béni soit Notre Seigneur Jésus Christ qui m'a libéré, moi pécheur, par la sainte vierge Agnès ». Immédiatement, il remonta à cheval et, avec son maître, il se retira guéri et heureux.

De même manière, un certain Marzitus nommé Hoholitz, du diocèse de Prague, depuis huit jours ne pouvait plus proférer une parole à cause d'un très grave mal de gorge. La douleur lui faisait pousser des lamentations et des gémissements. Il but de l'eau où on avait trempé des cheveux de sainte Agnès. La nuit suivante, celle-ci lui apparut dans l'habit des Sœurs de Sainte-Claire et lui dit qu'elle était sainte Agnès. Elle lui entra deux de ses doigts dans la bouche jusqu'à l'endroit douloureux et, du contact de sa main, en chassa toute douleur.

Un jour, le fleuve Vulcana près duquel est situé le monastère des Sœurs de Prague, inonda. L'eau entra dans l'édifice et pénétra dans le local où se trouvait la sépulture de la vierge du Christ. À la fin de l'inondation, la sœur Marguerite, fille de Jacques, citoyen de Prague, recueillit l'eau du sépulcre qu'elle conserva longtemps sans qu'elle se corrompe, et servit de remède salutaire à plusieurs, contre des maladies diverses. En effet, un homme du nom de Albert et sa sœur Elisabeth, de la ville de Prague, alités à l'article de la mort, burent de cette eau et furent totalement libérés du danger de mort. Beaucoup d'autres furent guéris de divers maux.

À cause de telles inondations qui se produisent souvent en ce lieu, les sœurs craignaient que les reliques de la vierge ne soient réduites en cendres, sortirent les ossements du sépulcre, les firent laver dans le vin par les soins des frères prêtres et les placèrent avec grand respect dans une tombe en bois. Le vin gardé durant une année dans un récipient précieux, ne changea ni de goût ni de couleur et fut pour plusieurs malades qui en burent un remède salutaire, comme nous l'avons vu plus haut.

Un noble de Bohème, dit Marquis de Wlassym, avait obtenu des cheveux de la vierge Agnès de la part d'une sœur de l'Ordre de Sainte-Claire de Prague. Voyant plusieurs personnes souffrant de la fièvre, il leur fit boire de l'eau où on avait trempé ces cheveux ; à d'autres, il ne fit que les bénir avec ces cheveux : quinze de ces malades furent libérés de la fièvre par les mérites de la servante du Christ.

Sœur Constance qui, après la mort de sainte Agnès, exerça pendant plusieurs années la fonction d'abbesse de son monastère, avait souvent été frappée d'accès de fièvre avant la mort de la glorieuse vierge. Au décès de celle-ci, elle fut affectée plus que d'habitude de sorte qu'elle ne voyait presque plus devant elle et son corps devenait trop lourd pour ses forces. Comme les sœurs récitaient les grâces après le repas du matin, elle s'amena près du brancard où reposait le corps de la vierge du Christ, demandant que, par ses mérites, elle puisse, la nuit suivante, avec les autres sœurs, réciter les psaumes pour le repos de son âme. Se relevant de sa prière, elle ne ressentit plus aucune douleur, nulle faiblesse et ce qu'elle avait décidé, elle l'accomplit.

Une autre sœur, du nom d'Agnès de Sberzkowitz, qui fut aussi, après la mort de la bienheureuse vierge, l'abbesse des sœurs du monastère plusieurs années, avant d'assumer cette charge, fut frappée d'une très grave maladie du cubitus de la main droite, tellement qu'elle ne pouvait rien faire de cette main qu'elle portait attachée sur un sein avec une corde. Un jour, voyant la tombe dans laquelle le corps de la vierge reposait, elle demanda à une sœur de l'aider à détacher sa main malade de son sein, parce qu'elle ne pouvait jamais la poser ou l'enlever sans une grande douleur et gémissements. Elle appliqua cette main comme elle le put sur la tombe : toute douleur cessa et elle recouvra l'usage et la santé de cette main.

Une noble dame du nom de Scolastique, épouse du seigneur Habhardi de Zyrotin en Bohème, pendant qu'Agnès vivait encore, portait depuis longtemps une masse du côté gauche de son corps due à une combinaison d'humeurs mauvaises. Elle ne pouvait pas se libérer à cet état par divers remèdes des médecins. Sa tante, la dame Scolastique de Sternberk, avait le privilège d'entrer dans le monastère des sœurs. Elle se rendit au cloître où la vierge du Christ demeurait et, par un pieux stratagème, essayait de mettre en contact son côté malade avec le corps de la vierge, espérant récupérer par ce contact, la guérison désirée. Ce qui fut fait. En effet, désirant prendre congé de la servante du Christ, celle-ci l'embrassa et, dans cette étreinte, elle mit en contact tant qu'elle put son côté malade à ce côté d'Agnès. De ce que ni herbes, ni cataplasmes n'avaient soulagé, avant qu'elle ne fût sortie du monastère, elle se rendit tout à fait guérie par la merveilleuse puissance de Dieu. Et afin de démontrer sa reconnaissance pour ce bienfait reçu, sortant du monastère, aussitôt, en présence de plusieurs hommes dignes de foi, dans une déclaration forte de vive voix, elle affirmait avoir été libérée d'une grave maladie par les mérites de la célèbre vierge.

Une autre dame de famille célèbre, du nom de Ostyrhildis, épouse du seigneur Iobozlai de Stenberk, souffrait depuis plusieurs années d'un mal qu'on appelle une fistule. Apprenant que par les mérites de la bienheureuse Agnès, des personnes étaient guéries de diverses maladies,

elle se confia totalement à ses suffrages, dans des jeûnes, des prières et des aumônes. Implorant le Seigneur en l'honneur de la servante du Christ, elle fit un vœu. Elle se sentit délivrée de toute douleur qu'elle avait endurée sans interruption : voyant l'ouverture de la fistule tout à fait guérie, rendant abondamment grâces à Dieu et à la glorieuse vierge Agnès, elle s'acquitta de son vœu.

Une autre dame, épouse du seigneur Inladote du territoire de Luchomericensi, était affligée depuis plusieurs années d'une perte de sang. À la fête de la Sainte Croix, elle se rendit au monastère dans lequel reposait le corps de sainte Agnès ; comme on faisait le récit de plusieurs conversions et guérisons de diverses maladies qui s'étaient produites à l'invocation de la vierge du Christ, devant la multitude qui s'y était rassemblée, elle se confia aux suffrages de celle dont on disait tant de merveilles. Comme elle faisait dans son cœur un vœu en son honneur, immédiatement libérée de sa perte de sang, elle témoigna du miracle accompli en elle ; elle incita la multitude qui l'entendait à bénir et louer le Seigneur dans ses saints.

La sœur Donika, de l'Ordre de Sainte-Claire à Pragues, fille de Domaslai Desquotz, donnait un coup de main tant qu'elle pouvait à la sœur qui dans la cuisine préparait le repas pour les autres sœurs. Comme elle voulait verser de l'eau dans le chaudron accroché au dessus du feu, accidentellement elle tomba dans le feu de tout son long et, dans les flammes, criait : «Sainte Agnès, à mon secours !» Se relevant des flammes dévorantes, elle n'avait aucun vestige de combustion sur ses vêtements ni aucune brûlure sur son corps.

Le siège sur lequel la vierge du Christ prenait place fréquemment, alors que la demeure dans laquelle il se trouvait était incendiée, fut brûlé dans une modique partie mais demeura incombustible. Il est conservé jusqu'à maintenant en mémoire de cet événement.

Un jour, le fleuve voisin du monastère de Prague inonda tellement celui-ci que l'eau monta, non seulement dans une grande partie de l'édifice, mais aussi dans la chapelle dans laquelle le corps de sainte Agnès avait sa sépulture. Une sœur du nom d'Elisabeth, fille du seigneur Albert de Lubressitz, accourut à la chapelle. Voulant sortir du sépulcre la tombe de bois dans laquelle on conservait les ossements de la vierge, elle tomba par accident dans l'eau et fut totalement submergée. Une autre sœur, du nom de Sdinka Paulitonis, lui tendit une corde et l'aida à se sortir de l'eau. Une fois tirée de là, nul vestige d'humidité ne demeura sur son corps ni dans ses vêtements, ce qu'on attribua aux mérites de sainte Agnès.

Une autre sœur, nommée Iunka de Bessan, alors que le corps de sainte Agnès n'était pas encore enseveli, en l'absence des sœurs, voulut lui couper un ongle de l'orteil du pied et le conserver par dévotion. Comme elle commençait à le faire, du sang se mit à jaillir abondamment. Extrêmement terrifiée, elle essuyait le sang d'une serviette de lin, de telle sorte que celle-ci fut rougie par le sang dans sa plus grande partie. Elle devint un remède salubre contre plusieurs maladies par les mérites de la célèbre vierge. La sœur qui avait fait le geste, craignant la réprimande et le trouble, s'amena près de la civière, demandant au Seigneur miséricordieux et à la pieuse vierge qu'ils daignent faire cesser l'écoulement de sang. Ce qui fut fait.

PRIÈRE

Ô Vierge bienveillante qui, sur les rives de la céleste patrie, te réjouis dans le repos, jette un regard au plus indigne des serviteurs de Dieu qui, en balbutiant, ai fait connaître tes œuvres glorieuses. Dirige ton regard miséricordieux aussi sur les autres qui te sont dévots. Nous sommes encore ballotés sur une mer turbulente et conduisons le navire de notre corps sur des abîmes orageux, et nous ignorons si nous pourrions parvenir à la sécurité du rivage. Par tes très saintes prières, délivre-nous de la fosse de misère et du marécage d'impuretés, afin que la tempête ne nous immerge pas, ainsi que les tribulations de toutes sortes, et que l'enfer de la damnation éternelle ne nous absorbe. Prie le Roi de majesté, dont tu jouis maintenant de la bienheureuse vision, qu'il daigne, de sa main, nous gouverner sur les flots de cette mer houleuse. Que, entre Charybde et Scylla, nous dirigeant, en évitant l'un et l'autre péril, le navire et la cargaison étant saufs, nous puissions arriver en sécurité au port de la félicité éternelle. Par tes saints mérites et tes prières, il daigne nous l'accorder, lui qui est Dieu de toute louange et glorieux dans les siècles des siècles.

La vierge dévote au Christ, la dame Agnès, sœur des Wenceslas IV roi de Bohême, fut reçue dans l'Ordre de Saint-François : à son imitation, comme notre père saint François, sous le patronage des trois Ordres, érigea trois églises ; elle construisit trois églises imposantes à Prague. La première, en l'honneur du Sauveur du monde, dans laquelle, avec ses sœurs, elle se retira. La seconde, en l'honneur de la sainte Mère de Dieu et le bienheureux François, pour les Frères mineurs, pour donner le ministère à leur propre Ordre et aux sœurs de l'Ordre de Sainte-Claire. La troisième, dans son hôpital, aussi en l'honneur de saint François, pour l'Ordre des Crucifères nouvellement créé par les Frères mineurs, par mandement de la dame Agnès. À ces crucifères et stellifères, elle confia cet hôpital qu'elle aida copieusement de ses propres biens royaux, pour qu'ils y accueillent les faibles, les malades et les personnes frappées de toutes espèces de misères, et leur donnent fidèlement les soins nécessaires tant temporels que spirituels.